

Arnaud, Pierre

Comte revient!

Organon 14, 29-41

1978

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Pierre Arnaud (France)

COMTE REVIENT!

Est-ce décidément « le retour de Comte », comme titrait, ces jours derniers, un grand quotidien parisien? On serait tenté de le croire en voyant soudainement se multiplier les marques d'intérêt auxquelles cet illustre méconnu n'avait pas été habitué. En moins d'un mois, un prix de l'Académie française pour sa correspondance, un choix de ses *Ecrits de jeunesse* en livre de poche, un Colloque à l'UNESCO et, pour couronner le tout, une émission sur la première chaîne de Télévision nationale... Comme si l'on se souvenait, tout d'un coup, que depuis cinquante ans Paris comptait un monument historique de plus: l'appartement d'Auguste Comte, 10 rue Monsieur le Prince... La décision du Président de la République de donner le nom d'Auguste Comte à l'Institut des sciences de l'action qui va succéder à l'Ecole polytechnique dans les bâtiments de la rue Descartes aurait-elle été un signal?

Ceux qui il y a trois ans à peine avaient entrepris d'éditer¹ (ou plutôt de faire semblant) le *Cours de philosophie positive* pour en déguster les lecteurs auraient donc eu, à leur manière, du flair... Ne voyaient-ils pas déjà Comte « au pouvoir »? A les entendre, on ne faisait, on n'avait jamais fait, sans le savoir bien entendu, que « du Comte », et il urgeait d'exorciser ce mauvais génie... en le rééditant! On aura certes du mal à admettre (et sans doute le principal intéressé) que « Giscard c'est Comte »! Mais cette rage prémonitoire (la haine n'est pas toujours aveugle) à s'acharner sur un auteur qu'il y a seulement dix ans tous les éditeurs s'accordaient à considérer comme définitivement sorti de l'actualité n'est pas sans piquer la curiosité. A force de nous dire de ne plus lire Comte (et sachant surtout d'où venait la consigne) ne serait-on pas parvenu à nous le faire lire — ce qui ne lui était jamais arrivé — une bonne fois?

C'est vrai que Comte occupe une place tout à fait à part dans l'histoire des œuvres et des idées. Cette dernière mésaventure a-t-elle, par exemple, un précédent? On avait vu, certes, des régimes totalitaires falsifier des philosophies pour les besoins de leur cause ou, plus simplement encore, les caviarder ou les interdire. Mais Comte

¹ Nous préférons par charité ne pas nommer l'éditeur, d'ailleurs sérieux et même scientifique qui s'est fourvoyé dans une entreprise qui se trouve avoir intéressé plus les hommes de loi que les philosophes...

est sans doute le seul qu'on ait édité — aux frais de l'Etat, qui plus est, et trois ans à peine avant que ce même Etat lui rende un «hommage national»! — pour aider les lecteurs à «se détacher» de lui! Car il faut croire qu'il avait plus d'influence sans être lu! Bizarre ... Le fait est que, si «peu lu» (trop peu, comme Alain ne s'en consolait pas) qu'il fût, on ne pouvait, depuis un bon siècle et d'après un de ses monographes², penser autrement que «comme lui» ou «d'après lui». Faudrait-il croire, avec l'un de ses meilleurs continuateurs³ qu'«il contient tout ce qui se pense»? On aurait envie d'aller y voir à moins: car pour qu'il y ait, comme on nous y convie, un «retour critique à l'œuvre de Comte», encore faudrait-il qu'il y ait eu un aller!

Il faut au moins que ce positivisme «honteux», toujours traqué et toujours renaissant, soit rudement vivace pour avoir surmonté les résistances presque universelles qui ont tenté de l'étouffer au berceau. Comte lui-même n'avait-il pas dû se résigner à ne s'adresser que d'«une tombe anticipée» à la postérité, et à lui tenir «un langage posthume»? Vivant on tenta de le réduire au silence en l'écartant de toutes les chaires. On eût même raison, à la fin, du cours bénévole qu'il avait fait depuis sa jeunesse aux ouvriers parisiens... Mort, on a vu — ce qui n'est sans doute pas non plus arrivé à beaucoup d'autres — une société secrète tenter, en agissant au nom d'une veuve abusive, de se faire donner par décision de justice le droit de retirer de la circulation celles de ses œuvres qui pourraient la gêner... Le temps n'est pas si loin, du reste, où, au témoignage d'Alain toujours, il valait mieux, si l'on voulait être bien accueilli en Sorbonne, ne pas prononcer le nom de Comte... Eh bien! rien n'y a fait. On a beau chasser le «positivisme» par la porte: comme le naturel, il revient au galop par la fenêtre. Et un beau jour on le retrouve «au pouvoir»... Rien à faire pour se débarrasser de ce gêneur... Mais qui gêne-t-il donc? Et qu'a-t-il donc fait — et dit — pour gêner tellement ceux qui éprouvent la volonté de se détacher de lui.

Voyons la philosophie, pour commencer, puisque, comme on devrait savoir, «le positivisme se compose essentiellement d'une philosophie et d'une politique». Car la philosophie positive, qu'on a vainement tenté par le passé (et comme Comte l'avait fort bien prévu) de «confondre avec son préambule scientifique», est une vraie philosophie, même si elle ne se trouve pas toute, loin de là, dans le *Cours* du même nom. Or, quand on prend connaissance de cette philosophie, on s'aperçoit aisément que toutes les entreprises intellectuelles ultérieures qui ne restaient pas en deça du kantisme et de l'hégélianisme ne sont, par rapport à elles qu'autant de «parades», pour reprendre le mot que Paul Nizan appliquait injustement au seul bergsonisme. Et cela pour une bonne raison: Comte ayant mis fin, beaucoup plus radicalement que Kant, à un certain type de discours, il n'y a plus moyen, après lui, que de faire semblant de philosopher ou, si l'on conserve quelque honnêteté intellectuelle et qu'on ne cultive pas le paralogisme, effectivement, de rabâcher ce qui a été établi une fois pour toutes. Est-il de meilleur signe qu'avec la systématisa-

² Lucien Lévy-Bruhl.

³ Georges Deherme.

tion positiviste s'est amorcée, comme Comte en avait d'ailleurs, lui-même, clairement conscience, « la plus grande révolution qui puisse jamais avoir lieu dans l'espèce humaine »? Révolution authentique pour une fois, et vraiment complète, puisque, ne faisant table rase de rien, sinon de ce qui n'est que *flatus vocis* (et encore en prenant grand soin d'en sauver le contenu symbolique), elle remplace vraiment ce qu'elle détruit.

Qu'est-ce, en effet, que le criticisme kantien, avec son agnosticisme honteux, ses choses-en-soi de contrebande, son « je pense » intemporel (quelle que soit la révérence que Comte ait cru, ne le connaissant d'ailleurs que par ouï-dire, lui témoigner) auprès de cette synthèse subjective qui enlève au « savoir-absolu » jusqu'à sa signification littérale? Certes voilà des siècles que l'idéalisme réfutait le matérialisme, et vice versa (et qu'une sorte de synthèse subjective était donc virtuellement amorcée): mais il fallait la *démonstration* qu'apporte Comte de la nécessaire « inanité des synthèses objectives » pour que toutes les thèses de l'ontologie « arriérée » (c'est-à-dire objectiviste, que l'objet fût essence ou chose) fussent à jamais renvoyées dos à dos. Car le « point de vue humain » ne peut plus feindre désormais d'être un point de vue parmi d'autres, ouvrant la porte à tous les relativismes. Tout est relatif, certes, (c'est-à-dire tout est lié), mais sans l'être par rapport à un quelconque absolu (délié de tout, donc inaccessible: et l'agnosticisme perd jusqu'à son sens): la relativité, humble tant qu'elle se présentait comme une limitation du « sujet pensant », parle en souveraine dès qu'elle se révèle loi de l'être et de la pensée tout ensemble, toujours ensemble malgré l'illusion entretenue par l'inévitable décalage, chez l'individu, entre conscience et existence. Ce qui, pour la première fois, revient non pas à déplacer l'absolu (de Dieu à l'homme, comme certain humanisme prométhéen) ou à l'intérioriser à la Hegel, mais à le désétablir véritablement au profit de la notion de « centre », le « digne centre » dira Comte, que peut seul fournir le « point de vue humain » parce que l'Humanité (et non l'*ego*, pas plus transcendantal qu'empirique) seule sait et qu'elle ne sait que ce qu'elle fait. Centre dont il serait plus valable que d'aucun autre de dire qu'il est partout, et qu'il est le centre d'une sphère dont la circonférence n'est nulle part: quand Pascal l'affirmait de l'Univers décrivait-il, pouvait-il, décrire autre chose que la situation de l'Humanité de son époque telle qu'elle se la représentait? Puisque ce centre se déplace avec elle, et que ce déplacement est l'Histoire même, qui ne se joue pas dans un décor planté d'avance ni d'après un scénario établi ailleurs (affirmation invérifiable, au sens le plus fort, c'est-à-dire exclusive des caractères de la vérité et, contrairement à ce qu'était enclin à concéder Kant, relevant aussi peu de la foi que du savoir même formel), mais où théâtre, acteurs et spectateurs ne font qu'*Un*.

Comme est une l'existence dans laquelle la pensée cherchera vainement la moindre faille, la moindre lacune: comment l'aurait-elle franchie pour s'assurer qu'il y en avait encore, de l'existence, après? Ce n'est ni Heidegger ni Sartre mais Comte qui a écrit (et dès le *Cours*): « la vraie philosophie humaine porte sur l'existence ». Mais il ne fallait pas compter sur lui, sitôt constatée cette impardonnable et libératrice évidence, pour la faire évanouir dans les replis d'une méandreuse dialectique. L'exis-

tence ne se dresse pas plus comme un absolu devant la pensée que la pensée ne peut effectivement dévier de l'existence. Si grand que puisse être le décalage entre existence et conscience *individuelle*, au plan de l'Histoire (et c'est même sa raison d'être) la conscience est asymptote à l'existence: évidemment puisque l'existence est activité et que toute activité est spontanée avant d'être systématique et réfléchie. Seule la mort permet à la pensée de rattraper la vie. Aussi les vieilles chicanes épistémométrologiques que charrie encore aujourd'hui la philosophie des sciences (sur ce point Serres a raison, mais Comte n'y est certes pour rien!) ne s'en trouvent-elles pas moins disqualifiées que les stériles problématiques de la métaphysique objectiviste. Abstrait—concret, théorie—pratique, a priori—empirie, activité—passivité de l'entendement, etc... tous ces divorces frauduleux sont cassés, et il n'est plus possible désormais de délier ce que l'Histoire a lié. Science-sensation ou science-idée innée? Ni l'un ni l'autre, évidemment, puisque l'un et l'autre, mais pas dans n'importe quel ordre. Entre les «faits», ces sempiternels «faits scientifiques» sur lesquels la dissertation «philosophique» se traîne agonisante depuis un bon siècle, et la théorie, il y a d'autant moins de raison de choisir qu'ils ne sont pas moins l'un que l'autre le *fait* de l'Humanité. Evidence impardonnable, celle-là aussi, que le savoir humain n'est d'avance tout fait ni dans les «choses» ni dans un entendement «divin», mais qu'il faut le *faire*, que la science n'est pas moins action que le reste, tout simplement parce que toute *action* qui systématise l'activité spontanée porte en elle le germe d'un savoir...

Et voilà pourquoi, n'en déplaisant à ceux qui mènent encore aujourd'hui un combat d'arrière-garde contre cette évidence, le savoir, comme la vie même, a une histoire. Ou plutôt est de l'histoire. Car ce n'est pas Marx ni Mauss, mais Comte qui a préconisé d'aborder toujours l'homme, et donc son histoire, comme «un tout indivisible». Fin de tout idéalisme, mais non moins de tout matérialisme (et, par parenthèse, de tout structuralisme): d'où, sans doute, la présente contre-attaque! Mais la vérité sort finalement du puits posthume où le positivisme traqué se conservait depuis un siècle. Le savoir humain (excusez le pléonasme), la pensée humaine (*idem*) l'existence humaine (*reidem*) ne sont inscrits de toute éternité nulle part, pas plus dans «le grand livre de la nature» que dans les arcanes de la surnature: ce n'est pas la faute de Comte si ces deux assertions n'ont, au bas mot, aucun sens et ne peuvent en recevoir d'aucune manière, quelque biais qu'on prenne. Pensée, science, action ne renvoient jamais, lorsqu'on veut remonter leur cours (ce qui est déjà une démarche historique!), à des choses, ni à des mots, ni encore à une machine qui, sous le nom de nature camouflerait la «pensée sans penseur» qu'on y introduit subrepticement: mais à cet en-deçà problématique de la conscience, à cette sorte de degré zéro de la conscience avec lequel le seul contact que puisse avoir jamais l'homme réel est précisément d'en prendre conscience en s'élevant de l'activité automatique à l'action. C'est de ce cheminement que la «loi des trois états» tente de formuler le sens, «loi des trois états», il est indispensable de la rappeler après tant de falsification, qui n'est que la version intellectuelle d'un processus historique plus général, dont Comte ne manque pas de formuler aussi la version politique et la version affective (l'ensemble formant même trois des lois de la «philosophie première» énoncées

dans le *Système de politique positive*, et non dans le *Cours*, comme les auteurs de l'édition Hermann semblent le croire). Et l'on aurait sans doute reconnu plus volontiers en elle un effort sans précédent pour structurer l'expérience intégrale de l'Humanité (individu comme espèce, puisqu'on sait que Comte ne la retrouve pas moins dans la succession des âges de l'intelligence que des états de la société) si l'Humanité n'y apparaissait pas comme s'y dotant progressivement d'un sens, se structurant elle-même par l'indissoluble connexité de l'ordre et du progrès, au lieu d'obéir selon la pente objectiviste, à un quelconque mécanisme infra ou extra-humain.

Car la philosophie positive ne permet pas davantage aux bricoleurs du « sens de la vie » et autres colporteurs de l'absurde de poursuivre leur fructueux trafic. Le sens de la vie? Mais il est tout trouvé dès lors qu'il n'y a plus moyen d'ignorer qu'existence et conscience, science et action, moyens et fins, loin d'être des morceaux qu'on ne sait comment recoudre ensemble, sont et ne peuvent être que des moments qui s'articulent dans un sens unique. C'est si vrai que c'est ce qu'on devait naturellement le moins pardonner à Comte: Georges Deherme l'avait bien noté, il y a un demi-siècle: «ayant systématisé le bon sens, Comte l'a, pour ainsi dire accaparé... sa pensée est despotique, on ne la rejette pas à son gré du cerveau dont elle s'empare... Une synthèse qui ne laisse rien en dehors de son étroite nous contraint... Dès lors il faut se soumettre au réel ». Et il est bien vrai que cette présentation de l'existence dans son irrécusable évidence ne laisse pas d'autre choix à l'homme que d'être ou plutôt de devenir toujours davantage ce qu'il est. Un être qui ne se pose comme tel qu'en se pensant (mais qui affirmera sérieusement qu'il en a jamais conçu, voire imaginé, un autre?) et qui ne prend jamais conscience de son existence que comme d'une activité, quand même elle se réduirait à cette prise de conscience elle-même. Oui! Le positivisme, en plein romantisme (en attendant mieux) démontre que le seul sens légitime de l'existence est le développement de la pensée rationnelle par l'élaboration de la science. Légitimité d'autant moins récusable qu'elle ne fait appel à aucun absolu surhumain, à aucune transcendance venant d'en haut (ou d'en bas) mais qu'elle s'appuie sur la seule évidence très simple qu'une fois dépassé l'automatisme de l'existence spontanée, l'homme ne peut plus qu'aller de l'avant, toute tentative, nécessairement consciente, au moins au départ, pour rejoindre (illusoirement, bien entendu) l'existence brute, se traduisant par diverses perversions, sans jamais retrouver (et pour cause, puisqu'on en est alors plus loin que jamais!) ce que Hegel nomme si bien « l'heureuse condition de l'immédiateté ». Penser ou vivre: encore un faux dilemme, encore un faux problème, encore un sujet de dissertation qui se dérobe...

Mais ce ne serait rien encore, si ce diable de Comte ne trouvait moyen, après avoir ainsi remis sens et intelligence à leur juste place, dans le droit fil de l'existence, d'échapper à tout soupçon d'intellectualisme et de réunir les éléments d'une authentique (la seule qu'on ait jamais vue, d'ailleurs) philosophie de l'expérience intégrale. Car si la vocation de l'existence est de devenir de plus en plus consciente et de se discipliner de plus en plus par la science (ce qui n'est qu'une autre manière de devenir de plus en plus active), science et conscience, à leur tour ne peuvent jamais s'en déraciner pour, comme dit Comte en son langage, « trahir le Grand Être ».

Au moment même où Comte fait du savoir le stade suprême de l'existence et le signe qu'elle a pleinement atteint le niveau humain, il s'empresse d'ajouter: « savoir pour servir ». Et pour servir quoi, sinon la Vie? Aucun danger, donc, que la science, comme dans la contrefaçon scientifique qu'en donnera par exemple Renan devienne une idôle, ni plus ni moins que cette « vie » brute que l'irrationalisme lui opposera, vainement, par réaction. La vie n'est plus, en effet, pour le positivisme, une entité plus ou moins métaphysique: la vie, c'est le vécu, dont les accomplissements les plus hauts de l'intelligence (et du sentiment) ne font pas moins partie (mais plutôt davantage) que les plus humbles et automatiques fonctions qui s'exercent dans le silence des organes. Qui, mieux et plus magnifiquement que Comte, ce prétendu « intellectueliste » qui avait réussi, au terme de l'« immense course objective » qui lui avait fait parcourir tous les degrés de l'abstraction à ne même plus être un « intellectuel », a parlé de l'amour, de la poésie, de l'imagination, du rêve? Seulement (et c'est encore ce qu'en un temps de dévergondage intellectuel on ne pouvait pardonner au positivisme), il ne faut pas mélanger les genres: non par scrupule de pédant, mais, justement, parce qu'il y va de la vie. De la vie des individus que le parti pris de suivre leurs désirs plutôt que l'« ordre réel » conduit inmanquablement à la drogue (idéologique ou chimique ou les deux à la fois) et à l'auto-anéantissement. Mais tout autant, sinon davantage, puisque leur existence, au sommet de la hiérarchie des êtres, est d'autant plus vulnérable, de la vie des peuples et de ce peuple unique que tend à constituer l'Humanité, que l'utopie contre-nature abîme, tôt ou tard, dans le génocide. C'est pourquoi, remarqua Comte, si l'esprit est naturellement « le ministre du cœur », il ne doit jamais être son esclave.

Or, qu'est-ce que ce savoir, cette théorie indispensable, et préalable à toute pratique systématique (qu'elle soit politique, éthique ou esthétique), de l'« ordre réel », sinon une authentique ontologie, un authentique discours sur l'Être? Seulement comme l'Être, depuis la découverte de la synthèse subjective ne saurait plus s'appeler l'Éternel, l'Absolu, la chose-en-soi, etc., l'ontologie, elle aussi doit changer de nom et devenir sociologie. Comte, ici comme ailleurs, remplace ce qu'il trouve détruit, et loin de « décapiter la philosophie » et de lui interdire de s'interroger sur l'essentiel, il substitue à la « métaphysique » des abstrauteurs de quintessence l'ontologie rénovée correspondant à un nouvel état du savoir qui, pour la première fois, approche du plus réel des êtres, de cette « existence composée et continue », de cette « existence sociale » dont tout autre mode, du biologique au géométrique, n'est qu'une abstraction. Car cela n'avancerait à rien de revenir de l'« ontologie arriérée » caractéristique de la métaphysique, à la « théologie » qu'elle a ruinée. Avec le Grand Pan s'est éteinte aussi toute illusion de rien connaître de l'Être suprême sinon « qu'il est et ce qu'il n'est pas ». « Qui me voit voit le Père »: en transcrivant ce propos, l'Évangéliste ne sous-entendait-il pas l'impossibilité de toute théologie (ou métaphysique) qui fût autre chose que l'exploration illimitée de l'humain? Tel est justement le programme de la sociologie et le motif, aussi réel que profondément dissimulé, de l'hostilité quasi viscérale et universelle qu'elle devait provoquer (et qui dure encore, sous divers masques). Mais cette dernière redoute ne pourra être emportée que lorsque le positivisme aura franchi victorieusement les obstacles échelonnés que le négativisme

(ou, pour parler comme tout le monde, le nihilisme) accumule devant lui depuis un siècle.

Avant d'être porteuse, en effet, d'une renaissance spirituelle et religieuse sans précédent depuis les débuts du Christianisme, comme il sera démontré plus loin, la sociologie bouscule et balaie assez de routines intellectuelles et sociales, heurte assez d'intérêts illégitimes et de préjugés pour qu'on s'explique la coalition hétéroclite qui va tenter de l'étouffer ou, à tout le moins, de la déjouer en la dévoyant. Résistance d'autant plus désespérée et hargneuse qu'au fond d'elle-même elle sait parfaitement la révolution introduite par la sociologie aussi irrésistible que la synthèse subjective d'où elle procède irréfutable, et qu'on ne pourra donc en ralentir la marche que par une cascade de contradictions et de reniements. Pour sauver, ainsi, la démagogie qui le solde, ne verra-t-on pas le scientisme devenir sceptique quant à l'existence de vérités politiques ou morales, le rationalisme accepter l'éclatement de la raison en « mentalités », l'idéalisme s'en remettre aux fluctuations de la « conscience collective », l'intellectualisme échevelé chercher dans l'inconscient l'ultime refuge? Car la sociologie ne pardonne pas plus que le reste. De son point de départ que, comme toute science, elle trouve dans l'existence sociale vécue jusqu'à ses ultimes aboutissements politiques (sociocratie) ou religieux (sociolâtrie), elle déroule une telle chaîne de raisons qu'elle ne laisse effectivement au « bon plaisir », à l'arbitraire, aucune autre alternative que de se soumettre à l'évidence (et d'y conformer sa conduite) ou de s'évader dans la déraison et la violence. C'est tout ou rien. Ceux qui, comme Mill, Littré, Durkheim et tant d'autres, essaieront de trier, de biaiser, de ruser, deviendront tôt ou tard (et beaucoup plus tôt qu'on ne le croit et qu'ils ne le crurent eux-mêmes) des ennemis enragés, et d'autant plus intraitables que leurs motivations auront été, de tous temps, moins avouables.

Lutte à mort, et pour cause: Comte ne faisait-il pas perdre, si par chance il était lu, leur gagne-pain à la plupart des « sociologues » qui, depuis un siècle, ressaissent, sans la citer, la 48^e leçon du *Cours de philosophie positive*? Et la ressaissent malgré eux, puisqu'il n'y a vraiment rien d'autre à dire avant de se mettre à l'élaboration proprement dite de la science (dont Comte ne prétendit jamais, rappelons-le, que tracer l'« ébauche ») mais qu'ils ne veulent à aucun prix assumer le risque intellectuel, social, politique (et économique) que comporte, sous la terreur démagogique, cette élaboration. Aucune argutie ne sera donc épargnée pour retarder le moment où s'imposerait cette évidence contraignante de la politique scientifique, glas du libéralisme et du suffrage universel (non moins, d'ailleurs, mais c'est une maigre consolation pour les ploutocrates que sont, en fait, les « démocrates », que de toute forme de domination par la violence). Et les faux problèmes de se succéder, comme une véritable course d'obstacles dont on espère bien que l'apprenti-sociologue se lassera, découragé, avant la fin... Faut-il déduire ou induire, expliquer ou comprendre, décrire ou interpréter, etc...? La réalité sociale (quand on ne parle pas du « social-en-soi », comme s'il y avait des faits qui soient moins sociaux que d'autres!) est-elle statique, dynamique, mécanique, dialectique? composée d'atomes ou de molécules? d'« essence » biologique, psychique, etc... ou, la trouvaille de Durkheim, « *sui generis* »?! Ordre et progrès, quantité ou qualité, individu ou société, tout ou partie,

nature ou esprit, relatif ou absolu, *a priori* ou *a posteriori*, valeur ou réalité, analyse ou synthèse, etc... tous les rejets plus ou moins légitimes mais jumeaux du vieux couple fondamental Matière—Esprit (ou corps—âme, si l'on préfère) sont mobilisés pour donner le vertige, dans leur tourbillonnement sans fin, à l'intelligence moderne, et lui dérober aussi longtemps que possible (c'est tant de pris) l'irrécusable évidence d'où tout, rigoureusement, suivrait.

Car pourquoi la conquête d'un nouveau domaine à l'esprit positif contraindrait-elle l'intelligence rationnelle à se renouveler plus profondément qu'elle ne dut le faire pour s'élever de la mécanique à la physique ou de la chimie à la biologie? Ce nouveau domaine est celui de l'humain, certes: mais est-ce que par hasard, même lorsqu'on lorgnait les galaxies ou qu'on scrutait les molécules, on en était jamais sorti? Qu'il diffère par le degré des précédents, c'est prévisible; mais pourquoi par la nature? Il n'y a donc aucune raison pour que les procédés qui ont fait leur preuve, depuis les plus humbles débuts de la positivité, chez le « sauvage » et même les animaux supérieurs, ne s'y appliquent pas, et que, là comme ailleurs, la consigne ne soit pas d'« induire pour déduire afin de construire ». Mais si c'était précisément ce dont on ne veut à aucun prix: construire? Si le « stérile étalage académique » auquel on s'attarde exclusivement, alors que tout y a été dit depuis un siècle (quand ce n'est pas depuis Aristote) n'était qu'un rideau de fumée derrière lequel on espère dérober la grande découverte qui va inaugurer la plus moderne des sciences (même si, comme pour toutes les découvertes, elle préexistait empiriquement depuis des millénaires)? Découverte que son évidence risque tellement d'imposer, dès qu'on l'apercevra, qu'on se prépare déjà, à tout hasard, à la faire passer pour une lapalissade... L'existence sociale, l'existence « composée et continue »? Mais on ne connaissait que cela! Et après Pascal, et son « corps de membres pensants » on remontera aisément jusqu'à Saint Paul qui en invitant tous les hommes à se considérer désormais comme « les membres les uns des autres », n'avait décidément rien laissé à découvrir d'original à ce pauvre Comte, n'est-ce pas? Raisonnement à peu près aussi fort que celui qui conclurait du fait que des femmes ont accouché pendant des millénaires avant qu'on se soucie d'obstétrique et de gynécologie, que ce nouveau savoir est tout à fait superfétatoire...

Car ce qu'on ne pardonne pas à la sociologie, ce n'est pas d'avoir découvert (ou plutôt redécouvert) l'existence sociale que trois siècles de ratiocination individualiste commençaient à faire perdre de vue: c'est d'en avoir fait un concept scientifique et de l'avoir désignée comme un nouvel objectif à l'esprit positif. Tant qu'elle appartenait plus ou moins au vocabulaire mystique, voire métaphysique, le danger n'était pas bien grand, et l'on comptait sur le processus de sécularisation en cours pour lui faire perdre tout crédit, laissant le champ libre à l'atomisme social, avec toutes les conséquences morales, politiques, économiques que l'on comptait bien en tirer. Et voilà que Comte, cet étourdi, qu'on avait pris pour un bon républicain et un incorruptible laïque, remettait à jour ces bondieuseries! Qu'il osait soutenir, et avec quelque vraisemblance, que l'individu si cher aux psychologues et aux économistes n'existait pas! Qu'il n'y avait pas moins de lois pour régir la nature sociale que la nature tout court et même, (horreur!) que celle-ci, comme le montrerait la

sociologie de la connaissance un jour (qui n'est pas encore tout à fait venu) n'est jamais que l'image plus ou moins transposée de celle-là ! Que cette existence sociale formait un tout, dans l'espace comme dans le temps, où l'on chercherait vainement à isoler un facteur prépondérant, et voilà tout matérialisme (comme tout idéalisme) par terre ! Qu'on ne peut pas plus s'improviser, donc, « sociologiste » que physiologiste, et que le fait d'être inscrit sur l'état civil ne vous rend pas plus compétent en matière sociale et civique que le fait d'avoir un estomac en gastrologie ! Et qu'enfin, pas plus qu'on n'est libre de nier la pesanteur (sinon en se jetant par une fenêtre) on n'est libre de penser ce qu'on veut en matière de statique ou de dynamiques sociales, surtout sans avoir étudié ni l'une ni l'autre...

Ç'en était trop : on le lui fit bien voir. Mais à nous aussi, qui, faisant aujourd'hui le bilan de cette mêlée confuse et déjà séculaire, n'y pouvons trouver d'autre fil conducteur que le refus exaspéré de se rendre à ces évidences. Refus polymorphe : suivant les cas, les tempéraments ou les traditions, on choisira d'ignorer la sociologie ou de la travestir, de la calomnier ou de la solliciter. Mais on montera toujours bonne garde autour de l'œuvre de Comte, nouveau jardin des Hespérides de l'intelligence contemporaine à l'entrée duquel scientisme, sociologisme, bergsonisme, néo-thomisme, psychologisme, phénoménologie, marxisme, etc... prendront la faction successivement ou, s'il le faut, simultanément. Et, effectivement, pendant un siècle, on paraphrasera Comte, on le réfutera (?), on le rapetissera, on le caricaturera, on le triturera, on le recommencera (ce sera l'excuse des moins malfaisants), mais on ne le continuera pas, et la sociologie piétinera, dans le meilleur des cas, lorsque cette accumulation de faux-départs ne l'aura pas complètement discréditée (comme toutes les sciences dites humaines qui, à sa suite, sont condamnées elles aussi à revenir perpétuellement sur leurs origines...). Ne faudra-t-il pas attendre un siècle (à un an près) après la mort de Comte pour qu'un Sorokin se taille un succès facile en dénonçant le charlatanisme sévissant en « sociologie » faute d'avoir observé les prescriptions de la 48^e leçon, qu'il se gardera bien de citer tout en la plagiant littéralement ? Vingt ans se sont écoulés depuis sans apporter de changement radical et il est difficile de ne pas voir dans l'engagement de nombre de « sociologues » (ou prétendus tels) dans la contestation « révolutionnaire » permanente non seulement, cela va de soi, le peu d'effet de ces mises en garde superficielles, mais un brouillage concerté pour couvrir les voix timides qui, ici ou là, voudraient s'interroger sur « la crise de la sociologie ».

En tout cas, ce nouveau débordement d'anarchie mentale et morale est la preuve, au moins, que le blocage de la sociologie l'a efficacement empêchée de porter même le premier fruit politique et social. L'idée d'une politique-art appuyée sur la science sociale n'a-t-elle pas, depuis Comte, perdu encore du terrain du fait de la sinistre caricature marxiste-léniniste ? Et l'interrègne démagogique, en se prolongeant indéfiniment a beau accumuler les preuves par l'absurde de la nécessité vitale d'une « politique positive », on ignore encore ou l'on peut feindre d'ignorer que le terrain lui a été préparé il y a plus d'un siècle. Ignorance moins néfaste que celle qu'on continue d'affecter à l'égard de la sociologie (mais sans que ses conséquences soient moins tragiques) : l'essentiel de la politique comtienne, appuyée sur une sociologie à peine

ébauchée, devait se borner à des généralités, à des intentions, à des directions, toute attention excessive au détail et aux contingences ne pouvant résister à l'épreuve du temps. L'appliquer à la lettre n'aurait eu, et n'aurait aucun sens, la tentative du fondateur n'étant exemplaire que par le souci de lier théorie et pratique, et de démontrer, sommairement, puisque le corpus scientifique n'était pas encore élaboré, la possibilité des applications à l'actualité. Mais le retard pris par la sociologie retarde l'avènement de la politique scientifique en proportion, au point de nous condamner, pour des générations encore, à ce que Comte appelait lui-même la « politique provisoire ». Comme s'il l'avait prévu... Mais aurait-il, autrement, résistant avec un héroïsme plutôt exceptionnel à la tentation de l'utopie, scruté d'aussi près et sondé aussi profondément les plaies de la société de son temps, en proie à une anarchie négativiste dont il avait même renoncé, à la fin de sa vie, à prévoir avec précision le terme? Si profondément que le diagnostic qu'il nous a laissé de la « maladie occidentale » demeure aujourd'hui le seul moyen de s'orienter dans le chaos de l'ère des guerres mondiales: et c'est justement pourquoi la « Providence subjective » ne pouvait permettre qu'il fût étouffé, sans doute...

Mais c'est aussi pourquoi, faute de pouvoir l'ignorer davantage, on tente aujourd'hui, adoptant l'attitude typiquement non scientifique du sauvage qui s'en prend à son sorcier des malheurs qu'il lui a prédits, de la calomnier, faisant de ces pronostics autant de souhaits et d'applaudissements. Retournement significatif au demeurant: maintenant que, l'événement ne lui ayant donné que trop raison, on ne peut plus accuser la politique positive d'utopie, on la rend responsable des convulsions de l'Occident et, évidemment, à tout seigneur tout honneur, du « fascisme »! Est-ce la faute de Comte, pourtant (qui ne fut pas absolument le seul, d'ailleurs à le prévoir, même si la profondeur de son analyse est unique), si le règne de la force brute restauré par le libéralisme doit libérer fatalement, en se prolongeant, des forces de plus en plus effrénées et culminer dans cette « révolution du nihilisme » que Rauschnig voyait dans le nazisme mais qui ne devait atteindre son paroxysme, en fait, qu'après? Tant que la politique ne sera pas positive, c'est un fait, ne peuvent surgir du chaos démagogique, sous la pression périodique de l'instinct de conservation des peuples, que des « dictateurs empiriques ». Encore heureux s'ils se contentent, tant bien que mal, de maintenir l'ordre « matériel » indispensable à la production (et à la reproduction). S'ils donnent dans l'idéologie, ce sera bien pire, et jamais idôles ne se seront trouvées aussi avides de sang humain que ces concepts pseudoscientifiques de Race ou de Classe par lesquels la politique positive, avant même d'être élaborée, est parodiée.

Quel espoir, alors, que ces théocrates qui s'ignorent entrent autrement qu'à reculons dans cet « avenir humain » auquel il est réservé, l'homme devenant, comme on sait, « de plus en plus religieux », de voir surgir la Cité du « Nouveau Dieu »? Car nous voici enfin où Comte voulait, c'est vrai, en venir depuis toujours. La Mennais ne s'y était pas trompé qui, dès les *Considérations sur le Pouvoir spirituel*, avait détecté une âme à la recherche obstinée d'une foi à sa mesure. Pas plus que ne devaient s'y tromper, par la suite, les Mill, Littré, Durkheim, etc... gagnant le large de peur d'être

ranimés par ce buisson ardent... Les uns et les autres, pourtant, se trompaient (plus ou moins volontairement pour les derniers) sur le point essentiel : il n'y avait aucune chance que Comte trouvât jamais cette foi en revenant en arrière, en réintégrant la coquille vide où de fameux « convertis », suffoquant dans le « baigne matérialiste », comme Claudel, devaient plus tard chercher refuge. Comme la science, comme la politique, comme tout, la religion qui avait eu son âge théologique avec Jehovah (ou Jupiter) et son âge métaphysique avec les « Docteurs » scolastiques, était entrée dans l'âge positif. Et depuis beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit, et que Comte ne le crut peut-être lui-même, bien que, révéralant Saint Paul par prédilection, il fit, dans les dernières années de sa vie, sa lecture quotidienne de l'Imitation. Mais peu importe que, comme toujours, le penseur soit dépassé par sa pensée et que Comte, oubliant sa propre mise en garde contre toutes les systématisations que ne précède pas une longue « pré-existence empirique », ne se soit pas avisé que la « religion de l'Humanité » existant en fait (même s'il eût été l'un des premiers à s'en aviser) depuis deux mille ans et, implicitement, depuis bien davantage (depuis toujours, à vrai dire) il ajoutait seulement une page à l'Évangile éternel. Mais quelle page ! et sans qu'il soit besoin d'aucun sceau « pontifical » pour l'authentifier...

Ne suffit-il pas, en effet, que s'y offre à qui se donnera la peine de la déchiffrer, le sens de dix mille ans d'histoire indo-européenne, c'est-à-dire la direction que peut seule prendre aujourd'hui le perfectionnement humain ? Et ce n'est sans doute pas aux lecteurs de la Bible de rechigner devant ce déploiement historique comme préambule à la « foi positive »... Y-a-t-il, du reste, au point de maturité intellectuelle et sentimentale où l'élite de l'Humanité est parvenue, d'autre moyen d'exalter son enthousiasme et de répondre à son besoin d'amour, que de retracer cette lente, hésitante, mais finalement sûre ascension en Dieu que résume l'histoire des religions mais qui est le sens de toute histoire ? Tableau où il est naturel que nulle religion établie (ou désireuse de s'établir, l'Église « positiviste » moins encore que toute autre) ne trouve son compte puisqu'en ressort la tendance, authentiquement « catholique » cette fois, à une religion universelle parce que démontrable et dépouillée de toute mythologie. Mais à une religion qui en soit vraiment une, et qui soit une, et qui sous prétexte de perfectionner le catholicisme ne rétrograde pas en deçà dans la direction du « déisme », du paganisme, du monothéisme sémite ou de la théophilanthropie. Et c'est pourquoi la religion positive ne rencontrera pas moins d'hostilité du côté du Temple, de la Synagogue ou de la Loge, que du côté des sacristies... Elle devrait même en rencontrer davantage, car, même si la plupart des membres du clergé catholique, moins ouverts que jamais à l'esprit positif maintenant qu'en fait de « science » ils se nourrissent d'idéologie, sont durablement hors d'état de s'en apercevoir, il est bien évident que dans la Religion de l'Humanité, revit ou plutôt vit éternellement ce qui fut acquis définitivement avec l'instauration catholique. Et non pas, comme au siècle dernier, certains habiles affectaient d'en faire la réserve, des institutions, une organisation, une règle morale et sociale, mais une sensibilité, une façon d'être, une foi qui, parce qu'elle a dépouillé toute tentation intellectuelle de placer ailleurs que dans l'existence (mais pas celle de l'individu : celle de ce Grand

Être, de ce corps spirituel dont chaque individu peut se faire membre) son objectif, accède enfin au pur Amour. Et l'Avenir confirmera le pronostic de G. Deherme: « le parfait catholicisme, c'est le positivisme »!

Une foi qui, non seulement aide à mourir (comme il paraît que c'est l'utilité essentielle des religions!) mais qui ne laisse subsister aucun doute sur ce qu'on doit faire de sa vie. Car il manquerait à Comte un titre de haine auprès des nihilistes régnants si le positivisme n'était pas, aussi, gros d'une morale. Et quelle morale! Pas de « droits », rien que des « devoirs »; vivre pour autrui; sobriété; chasteté; femme au foyer; veuvage éternel, avec la parthénogénèse en prime quand la biologie aura résolu le problème; et « tous ceux qui refuseront de vivre au grand jour deviendront justement suspects de ne pas vouloir réellement vivre pour autrui »... Comme Comte doit décidément avoir du mal à reconnaître ses petits dans les « libéraux avancés »! Mais il y a pire, c'est que tout cela est irréfutable, qu'une moitié de l'Humanité en pratique déjà la caricature et que l'autre moitié l'admire pourvu que ce soit chez les autres (en Chine, par exemple). Car l'Humanité a le choix, en se livrant au matérialisme, de devenir une termitière, mais elle n'a pas le choix de devenir de plus en plus... l'Humanité, c'est-à-dire « l'ensemble continu des êtres convergents » dans lequel l'individu ne trouve de salut, maintenant que la route des Enfers est définitivement coupée, qu'en s'incorporant de bon cœur. Incorporation de style matérialiste, et c'est la termitière, le degré de collectivisme et les facilités de consommation n'en changeant pas la nature. Mais si l'Humanité était « Esprit », cet Esprit que depuis un certain temps déjà, mais pas partout et moins souvent qu'on n'a cru, on n'adore plus dans les bois ou sur les montagnes, mais « en vérité », il y aurait peut-être moyen de s'y incorporer autrement que pour s'y éteindre: pour s'épanouir, pour y vivre intégralement, pour s'accomplir dans cet autre soi plus soi-même que soi que, génération après génération, tous ceux qui acceptent de vivre pour autrui pour ne survivre qu'en lui, enrichissent de leur amour. Ne dirait-on pas que cette morale positive, que Comte n'eut pas, d'ailleurs, le temps de faire plus qu'esquisser comme le reste, arrive juste à point au moment où l'homme contemporain, individuellement ou en groupe, ne semble plus avoir d'autre issue que l'anéantissement pour échapper à l'alternative uniformément meurtrière de l'individualisme et du collectivisme?

Et voilà pourquoi, sans doute, il est si urgent aux yeux de maniaques qui rêvent d'effacer jusqu'à la trace de l'homme, de nous détacher de Comte. Songez donc! Comme l'un des rarissimes chroniqueurs qui ont signalé, sans se compromettre d'ailleurs (et on les comprend) la curieuse édition Hermann, l'avoue ingénument, il y a dans Comte des « fondements qui nous soutiennent encore »: alors, vite, qu'on déblaie cela et que tout s'écroule. Mais n'ayons pas moins que les nihilistes le courage de nos opinions et même provoquons-les par cette image d'Epinal que Georges Deherme nous garantit authentique. « Lorsque Galliéni et Lyautey se rencontrèrent pour la première fois dans la jungle d'Annam, ils s'entretenaient d'Auguste Comte ». Et le voilà, déjà fasciste, maintenant colonialiste (lui qui, par parenthèse, demandait, en 1848, la restitution de l'Algérie aux Arabes!)! Ce qui est vrai, c'est que lorsqu'on regarde autour de soi aujourd'hui, et que la jungle intellectuelle, sociale, morale,

politique, qui nous entoure n'apparaît pas moins inextricable et périlleuse que celle d'Annam, on ne voit pas non plus d'autre moyen de tenir un discours articulé que de parler de, ou plutôt du Comte. Comme si ces « syllabes sacrées » que Maurras psalmodiait sous les étoiles de Provence étaient devenues autant de mots de passe grâce auxquels les survivants anticipés de l'imminent déluge tentent de se reconnaître. Et qui sait? Si puisque ses pires détracteurs se mettent à l'éditer, on allait se remettre à lire Comte... S'il importait tant de nous détacher du « préambule philosophique » du positivisme, que dire alors de cette politique, de cette morale, de cette religion qui nous hante comme autant de reproches vivants? Qu'on réédite au plus tôt, avant qu'il soit trop tard, avant que leur fascination mystérieuse n'ait précipité l'Europe dans quelque nouvel « ordre nouveau » ou « ordre moral », le *Système de politique positive*, le *Catéchisme positiviste*, la *Synthèse subjective* et même (*horresco referens*) l'*Appel aux conservateurs*!...⁴ Le déluge en serait capable de refluer, épou-vanté.

⁴ C'est maintenant chose faite dans la collection Pluriel du Livre de Poche.